



Ernestine joue au poker en ligne, elle méprise le monde entier et elle fume. S. LAHOICHE. MÊME PAS MAL

BD / «Ernestine», gosse story

Dans sa première fiction, classique instantané du récit désabusé, Salomé Lahoche imagine une enfant de 9 ans grinçante qui fugue à Cuba.

Entre deux anecdotes autobiographiques bien salées, Salomé Lahoche se demandait dans *La vie est une corvée*, paru il y a un an, combien de bols rigolos faudra-t-il pour combler le vide de l'existence. Ils étaient posés là, leurs grands sourires figés dans la céramique. Une grenouille à joues roses, une grosse fraise, un soleil dodu, un lapin aux pupilles beaucoup trop dilatées, heureux à jamais, prêts à accueillir Chocapic moussu ou autre morne festin de lendemain de cuite. Le bol rigolo comble le vide, la cuite offre une échappatoire, la pitance post-cuite remplit le bol et le cycle peut se répéter ad lib. Mais si certaines anecdotes qui ont fait connaître la jeune autrice de BD sur Instagram naissaient dans des situations d'excès divers, elle a depuis brisé certaines habitudes, aussi bien addictives que créatives. Après quasi trois ans de strips désopilants qui ont rassemblé près de 60 000 abonnés, elle se lance dans la fiction avec *Ernestine*, classique instantané dans le genre BD désabusée.

Cynisme. Son héroïne est une gosse de 9 ans (quelques années de plus que son illustre modèle Mafalda) à qui on ne la fait pas. Elle vit en quasi-autarcie dans une cabane perchée sur un arbre qui pousse au milieu du salon de ses parents, symbole au choix de l'ouverture d'esprit ou du je-m'en-foutisme de ces derniers. Elle gagne pas mal d'argent en jouant au poker en ligne, elle méprise le monde entier et elle fume – insolence qui donne lieu à un sursaut de sévérité de la mère dépassée par sa gamine : une baffe se perd, alors Ernestine, « agacée » par le geste, décide de fuguer à Cuba. Mais blasée par ses vacances au soleil, imperméable tant à la beauté

qu'à la violence, elle ne tarde pas à revenir sur ses pas. A son cynisme impassible, la page d'en face répond en miroir, déclinant sur le même gaufrier toutes les émotions que traverse pendant ce temps la mère rongée par la culpabilité, qu'elle noie dans le vin rouge. Les retrouvailles, ponctuées par un verre qui se casse, sont émouvantes, et la pleine page qui suit figure une cuisine en apparence apaisée. Sur la table, un verre de vin et un bol rigolo – gentiment rempli de lait.

Relief. Bien sûr, l'héroïne n'est pas totalement étrangère à certains traits de caractère de l'autrice, qui se décrivait dans un de ses strips comme un « *petit bébé caractériel et légèrement inquietant* » déclarant à l'âge de 2 ou 3 ans : « *Maman, j'ai bien réfléchi. Toi, personne ne choisit tes vêtements le matin. Et bin moi, maintenant, ce sera pareil. Egalement, j'ai chié dans ma couche.* » Mais la fiction permet à l'autrice des extrémités savoureuses, que ce soit dans le portrait à charge de figures masculines demeurrées ou l'issue tragique et inattendue du récit qui se tisse à travers les épisodes. Ce personnage, qui a vu le jour dans un coin de carnet alors que l'autrice encore étudiante s'ennuyait en cours de typographie, prend du relief au fil de cette fiction costaud, débordant d'une authentique noirceur sous ses couleurs vives. Les références qui tapissent la cabane d'Ernestine, où Sonic Youth et Mafalda se partagent sa tête de lit, planent aussi en nombre sur l'ouvrage – on reconnaît ici la mélancolie statique d'Anna Haïfisch, là la cruauté régressive de Simon Hanselmann qui a manifestement inspiré la forme du livre (le trou dans la couverture rappelle fort *Happy Fucking Birthday*). Salomé Lahoche est d'abord une immense lectrice, et si l'objet paraît enfantin, elle est vraiment tout sauf naïve.

MARIE KLOCK

ERNESTINE de SALOMÉ LAHOICHE.
Editions Même pas mal, 120 pp., 20 €.